

Carmen de Kawachi



Japon/1966/1h29

Synopsis :

Carmen de Kawachi fait écho à l'opéra de Georges Bizet, mais c'est une adaptation tout de même très libre. Tsuyuko habite un village dans la province de Kawachi, mais elle rencontre un problème : la quasi-totalité des hommes qui la croisent tombe fou amoureux d'elle. Alors elle décide de quitter la campagne pour Osaka, où elle rêve de réussite, en commençant par intégrer un cabaret en tant qu'hôtesse. Mais elle va encore devoir faire face à la gente masculine qui se montre perverse, violente mais surtout malveillante. Tsuyuko va devoir affirmer sa personnalité et prendre son indépendance.

Quelques mots sur le réalisateur :

Seijun Suzuki s'inscrit dans la nouvelle vague japonaise, la Nuberu Bagu. Parmi ces réalisateurs, Seijun Suzuki va être l'un des plus productifs et des plus rebelles de tous. Il travaille avec la société de production Nikkatsu avec laquelle il réalise ces projets les plus importants comme *Le Vagabond de Tokyo* et *La Marque du Tueur*. Le réalisateur se concentre sur les films de série B, avec très peu de budget, tournés autour de scénarios imposés par la Nikkatsu, très souvent sur des histoires de Yakuza. Seijun Suzuki va apporter une esthétique visuelle à ses productions, offrant un style très particulier à ses films. Son travail s'est aussi concentré sur la masculinité et la féminité. Une trilogie s'est créée autour des femmes avec *La Barrière de Chair*, *Histoire d'une Prostituée* et *Carmen de Kawachi*. Il y dépeint les différentes strates de la société, en dénonçant notamment le traitement des femmes faits par les hommes (comme dans *La Barrière de Chair* et *Histoire d'une Prostituée* qui mettent en scène la prostitution dans deux sociétés différentes). Seijun Suzuki inscrit très souvent dans ses films une dramaturgie importante : « *L'amour amène à la mort, la loyauté à la trahison* ».

Dans quel Contexte

Durant les années 60, le cinéma japonais voit un déclin d'audience très fort face à l'arrivée de la télévision. La société de production Nikkatsu cherche à plaire à un public jeune avec des productions peu coûteuses autour de sujets qui pourraient leur plaire. C'est là qu'apparaît la nouvelle vague japonaise, avec des réalisateurs comme Kinji Fukasaku ou Nagisa Oshima. Ce mouvement est né d'une réaction aux mouvements étudiants, et de l'influence américaine au Japon. Dans ce cadre-là, Seijun Suzuki est devenu l'un de ses plus fervents représentants. Il aime particulièrement s'adonner à la réalisation de films dits "d'avant séances" dans lesquels il expérimente des récits encore plus déstructurés et audacieux.

Le film et son héritage

Seijun Suzuki a vu sa carrière être bousculé un an après avec *La Marque du Tueur*, où sa créativité a atteint un summum, même si le film a été un échec commercial et critique, dépeint comme décousu et incompréhensible. Nikkatsu souhaite se déparer de Suzuki qui leur intente un procès. Pour cela, il finira sur la liste noire des studios de production japonais. Oublié, il reprend en popularité dans les années 80 quand de nouveaux cinéastes en parlent comme une inspiration. De Wong Kar-Wai à Quentin Tarantino, l'œuvre de Seijun Suzuki s'inscrit dans ce que les productions à petits budgets font de mieux, alliant créativité de mise en scène et créations de nouveaux codes en termes de narration et de montage.